

Route sans nom

Aïcha Euzet

*Je remercie Gad Bensalem, Corinne Charreyron et Fela Razafiarison.*

**L'au-deçà**

*Kemba*

*J'ai vu ton enfant*

*Ils ont pris l'enfant*

*Je le vois depuis l'arbre et ces créatures étranges*

*Kemba*

*Kemba*

*C'est une maison avec une grande terrasse en bois*

*C'est en dessous de la terre*

*C'est un entre-monde*

*Ton cercueil d'une vie autre*

### ***Chasselay***

#### **Tubaab Julit**

Le 1er décembre 1944 à Thiaroye, au Sénégal, des centaines de jeunes Tirailleurs Sénégalais ont été assassinés et balancés dans des fosses communes par l'armée coloniale française.

Je suis blanche et j'ai grandi à Thiaroye, je m'appelle Aïcha, flotte au gré de ce qui me compose, révélant une part ou une autre selon l'environnement, une sorte de caméléon.

Je n'aurais rien à fixer dans un absolu mais le contexte impose des mots.

Mon identité se veut flottante, prise entre des mondes, un endroit contradiction dedans, un tiraillement qui vient de l'extérieur, qui m'est donné à vivre.

Je m'appelle Aïcha, je suis blanche, je suis musulmane, je suis française, je suis sénégalaise.

Dès que je me présente la question de l'origine se pose, l'incompréhension se lit sur le visage des gens qui fixent en apparence.

Floutage de mon identité serrée dans un monde sclérosé.

Je marche sur une route sans nom, pas vraiment sûre de la direction, ce jour je vais au tata sénégalais de Chasselay tout près de Lyon en France.

Ce jour j'y vais sans regarder le temps sans regarder le quotidien j'y vais simplement, ignorés ces tirailleurs sénégalais je les ai ignorés pour les chercher à Thiaroye je les savais là à Chasselay mais je ne les ai pas regardés.

Je marche sur une route que je ne connais pas en direction de Chasselay. Je prends le métro puis le bus et je me trompe de bus il me laisse en plein milieu d'une route où il n'y a personne, la campagne, aucune voiture ne s'arrête le prochain bus dans une heure le prochain bus dans une heure alors je marche un pèlerinage vers les tirailleurs sénégalais massacrés à Chasselay.

Je marche et sous mes pas les morts sous le sable de Thiaroye, je n'arrive pas à séparer Chasselay de Thiaroye.

A ce moment quand je suis à Thiaroye un homme me dit « va voir à Madagascar aussi, l'histoire des Tirailleurs Sénégalais là-bas, voir ce qu'ont fait les hommes blancs des Tirailleurs. » L'homme me le dit devant l'océan et l'eau me guide à Madagascar que je ne connais pas.

À ce moment à Thiaroye je pense que j'irai à Madagascar.

En ce moment à Chasselay je pense que je suis à Thiaroye.

Je pense que Thiaroye me mène à Madagascar et que Chasselay me mène à Thiaroye.

Je pense aux Tirailleurs

Opprimés à Chasselay

Opprimés à Thiaroye

Oppresseurs à Madagascar

Madagascar, 1947 dans ma tête, je fais ce rêve un été après Chasselay, je dors seule dans un appartement qui n'est pas le mien et la vision arrive une nuit aux côtés d'un homme inconnu.

Le chemin est long jusqu'à cette maison, j'arrive dans une prairie avec difficulté, il y a beaucoup de végétation, au milieu un arbre immense. Autour des créatures étranges, des esprits, qui disent « parle à ton fils », alors je m'approche de l'arbre je vois le fils que j'avais perdu. J'ai peur qu'il soit mort. Je m'approche, il y a deux trous dans le tronc d'arbre par lesquels j'observe l'intérieur. Mon fils est à l'intérieur, il a des yeux immenses, lumineux. Cela fait deux ans qu'il est à l'intérieur. Je l'observe, il est bien là. L'arbre est immense je n'arrive pas à voir son sommet. Cet enfant m'est apparu pour me guider à Kamba. Il est apparu pour me guider à Madagascar. Les créatures étranges protègent la vision.

Qu'est-ce que je cherche ?

Qu'est-ce que je cherche dans cette Histoire ignorée ?

1947. Date oubliée. Date reniée. Date dont je ne sais rien avant Thiaroye.

Les Malgaches détestent les Sénégalais m'a-t-on dit.

Les Malgaches ont peur des Senegalys m'a-t-on dit.

Je ne sais pas voir Madagascar.

Je ne connais rien de Madagascar.

Je ne sais pas pourquoi les tirailleurs sénégalais me mènent là-bas, je ne sais pas pourquoi l'homme à Thiaroye me guide à Madagsacar, je ne sais pas pourquoi la vision me guide.

Comment des Malgaches pourraient parler à une Blanche des Tirailleurs Sénégalais qui ont été leurs bourreaux avec les Blancs ?

Comment je pourrais ne serait-ce que comprendre cette Histoire sans être aveuglée ou filtrée par le prisme colonialiste, par ce regard biaisé ?

Je me retrouve sur cette route si proche de Lyon, si loin de mes pensées, si loin de Tubaab Julit, la blanche musulmane, Tubaab Julit est restée à Thiaroye.

Je marche encore et la route vers Chasselay ne se termine jamais, je m'assois sur le côté sur un petit muret, plus en bas il y a comme une petite prairie ou un petit champ, des vaches et des habitations tout est calme. Je regarde vers la route je mesure la distance parcourue par les Tirailleurs Sénégalais pris au piège ce jour de juin 1940, je vois les Tirailleurs Sénégalais qui ont marché là au même endroit, ils ont marché déjà encerclés par les Allemands. Venus mourir loin de chez eux, Chasselay si loin de Brazzaville, Chasselay si loin de Dakar, Chasselay si loin de...je ne sais pas combien de temps je reste assise sur ce petit muret. Assez longtemps pour ne plus voir autour de moi. Assez longtemps pour oublier où je suis. Assez longtemps pour voir ces tirailleurs. Je me lève et je continue à marcher j'arrive au tata sénégalais de Chasselay, je prie.

Les 19 et 20 juin 1940, peu avant la capitulation de Vichy, les tirailleurs sénégalais reçoivent l'ordre de résister aux Allemands. Lyon est pourtant déclarée « ville ouverte » le 18 juin. Un combat pour ralentir l'avancée des Allemands, un combat pour « l'honneur » disent-ils, un massacre organisé – les Allemands sont en effectif supérieur – les tirailleurs sénégalais sont pris au piège, tous les soldats sont encerclés, les Blancs sont faits prisonniers, les Noirs sont mitraillés à même cette campagne.

Une classe de lycée est là en visite.

Le tata est construit de murs rouges, les tombes sont alignées, il y a plusieurs rangées, que des tirailleurs. Ils sont tous enterrés ensemble, les Congolais, les Maliens, les Sénégalais, les Ivoiriens, les Guinéens, les Béninois...tous ensemble dans cette campagne lyonnaise. Un homme, ancien militaire, a construit ce cimetière en leur mémoire avec des fonds privés. L'État ne s'en était pas soucié. Les lycéens sont là, avec leurs profs, des représentants de la mairie sont là aussi.

On fait passer leur mort pour de la bravoure, pour un dernier élan d'honneur, la vérité c'est que même s'ils n'avaient pas résisté face aux Allemands ces hommes se seraient fait mitrailler. Pas de Noirs chez les nazis. Les Blancs qui étaient présents ces 19 et 20 juin 1940 à Chasselay n'ont pas été tués.

Au retour un homme me raccompagne en voiture, un des hommes de la mairie, un ancien militaire dit-il. Il me dit qu'il n'a jamais entendu l'histoire du massacre de Thiaroye. Je ne parle pas trop. Tout paraît beaucoup plus simple au retour, il me dépose à l'arrêt du métro.

Ce jour je reste figée pendant des heures, je regarde droit devant moi, il n'y a rien à regarder seulement l'intuition du temps qui peut disparaître. Il n'y a rien à regarder. L'intuition de ces hommes qui peuvent disparaître. De ces heures aux pages des tirailleurs, de ces heures à les visualiser sur cette terre que je ne connais pas, de ces heures à regarder ce que je ne sais pas voir moi Aïcha Tubaab Julit, la blanche Musulmane.

***L'au-deçà***

*Kemba*

*Je t'ai rêvée j'ai vu ton enfant*

*Ils ont pris ton enfant*

*Je le vois depuis l'arbre et ces créatures étranges*

*Kemba*

*C'est une maison avec une grande terrasse en bois*

*C'est en dessous de la terre*

*C'est un entre-monde*

*Ton cercueil d'une vie autre*

***Antananarivo***

**Sans nom**

Tubaab Julit n'est plus Tubaab Julit à Madagascar.

Pourquoi cherche-t-elle les Tirailleurs Sénégalais jusque là-bas ? Si loin du Sénégal, si loin de la France. Pourquoi Thiaroye la mène-t-elle jusqu'à Madagascar ? Le 1er décembre 1944 jusqu'au 29 mars 1947. Et si l'Histoire de ces tirailleurs massacrés à Thiaroye avait traversé tous les tirailleurs de tous les

territoires ? 1944.1947. Et tant d'autres dates qu'elle ignore. Systématiquement mises de côté, dans les livres d'Histoire, dans les discussions, dans les têtes des jeunes. Je me pose des questions sur la domination qu'exercent les tirailleurs sénégalais sur les Malgaches pendant la colonisation. Les réponses me font peur. Il y a des voies qu'un Blanc par humilité ne devrait pas emprunter.

1947

Massacre ? Répression ? Génocide ? Extermination ?

Les Malgaches se soulèvent contre les coloniaux, les taxes, les travaux forcés, les injustices, la misère – la seconde guerre mondiale est terminée même si la seconde guerre mondiale ne s'est jamais vraiment terminée elle est là – les Malgaches réclament justice mais les partis politiques qui les représentent sont discrédités, dissous, rien n'est pris au sérieux, les Blancs eux connaissent les meilleurs modèles politiques, garder garder garder contrôler ses privilèges ne pas effacer garder, il n'y a plus que ça, la rébellion soit-disant.

Comment nommer ? Rébellion ? Insurrection ? Révolution ? Soulèvement ? Résistance ?

Je ne sais pas moi sans nom, en devenir Petite Vazaha, je ne sais pas comment nommer ce qui s'est passé. Je ne suis pas historienne, j'écris. J'écris quelqu'un qui cherche. J'écris quelqu'un qui marche sur une route sans nom. Un être qui se demande comment ce qui a eu lieu s'est fait. Répression. Répression.

Répression. Techniques de répression testées à Madagascar. Tuer le mieux. Tuer le plus. Tuer pour contrôler. Tuer pour traumatiser. Tuer pour tout prendre. Ne rien laisser.

Des généralités à dire sur cette histoire ?

Non.

Il y a eu des massacres des deux côtés ?

Aucune comparaison possible.

Les Blancs ont volé. Tué en masse. Et aujourd'hui la France se cache. Ne pas

regarder. Minimiser. Transformer. Oublier les rapports de force. Les rapports de domination, de contrôle. Oublier la dépossession.

Tubaab Julit devient Vazaha. Petite Vazaha.

Elle n'est plus celle qu'elle était au Sénégal.

A Madagascar elle devient une Vazaha.

Elle se laisse engloutir par les Histoires de l'île.

### *L'au-deçà*

#### **Kemba**

C'est cette nuit mon fils je dois retourner au village reste là ne bouge pas tu attends je reviendrai. Tu restes là les yeux bien ouverts mon fils ne t'endors pas garde les yeux bien ouverts tu seras toujours là toi à mon retour. Les vieux attendent. Les Vazahas arrivent. Les hommes doivent quitter le village. Les enfants sont de l'autre côté et tu ne peux pas les rejoindre ton père mon petit Senegaly je ne peux pas faire autrement mon petit Senegaly ton père là dehors la révolution cette nuit les Vazahas se préparent nous devons fuir je te mets à l'abri les lumières autour du village ton père chacun doit choisir son camp. Je ne sais plus où regarder ce qui me pousse à continuer peut-être au fond ton rire mon enfant ces heures à regarder ta peau et à me dire si ce monstrueux pouvait échapper au temps je n'ai nulle part où regarder nulle part où aller le dernier élan est celui de ton rire. Je veux te tenir à moi comme mon corps qui décide que tu m'appartiens mais tout lâche et nos étreintes disparaissent cette nuit je te cache ces aller-retours à regarder ce tronc j'étouffe ce qui m'attache à toi.

Tu me tiens la main.

Une vieille femme me regarde.

Attends, elle dit. Reste là.

Ne cours pas.

Les pieds sur ce sol.

Elle attrape ma main fort, elle pleure, elle dit des mots que je ne comprends pas, je ne les comprends pas, je cours je ne la comprends pas elle me souffle de ne pas fuir de rester là mais je cours je ne l'écoute pas la vieille femme erre dans la forêt depuis longtemps elle ne parle pas elle jette son regard je ne veux pas attendre alors elle m'attrape la main et la serre fort dans la sienne elle me regarde droit dans les yeux elle a un point une tache sur le front elle me connaît mais je ne l'ai jamais vue elle est face à moi elle me sourit ne dit plus rien m'embrasse sur les joues légèrement en me frôlant et lâche ma main.

La nuit tu as faim, je ne dors plus, je ne respire plus, mon petit Senegaly cette nuit je cours le plus vite que je peux je ne veux pas te laisser mon enfant mon petit garçon encore un peu bébé, c'est le seul endroit et je dois chercher les provisions qui sont encore au village avant qu'elles ne soient brûlées comme tout ce qui brûle ces derniers jours je ne peux pas te laisser comme ça les yeux bien ouverts et la bouche sèche je ne peux pas te laisser comme ça avec le ventre mon enfant. Je cours vers mon village chercher les provisions, je reviens, rien ne m'en empêche, pas le noir autour pas les Senegaly qui hurlent pas les Vazahas qui se cachent autour je veux te retrouver je veux te retrouver je veux te donner à manger. Mes yeux se ferment ma respiration brûle je ne sais plus quel chemin dans quel sens je ne vois plus rien la lune ne revient pas je ne sens plus mes jambes je ne sens plus mes pieds je dois me cacher je dois te retrouver dans quelle prairie dans quel endroit je t'ai laissé mon petit garçon encore un peu bébé mes yeux se ferment je pourrais tomber là et ne plus me relever je pourrais juste tomber là et finir.

Je suis devant mon village. Je vois les Senegaly. Je vois ton père. Je vois ton père

le Senegaly hurler et tuer. Les Vazahas regardent. Ils parlent et attendent. Les Vazahas tuent en ouvrant la bouche. Ton père le Senegaly me cherche.

Le Vazaha lui dit de brûler ton père le Senegaly brûle cette nuit il court il quitte le village je ne sais pas par quel chemin quel sens ton père lui aussi se perd dans la forêt. Je ne vois que les reflets du feu derrière j'avance dans l'obscurité de l'autre côté. Je cherche les provisions. Je n'arrive plus à respirer je dois m'arrêter j'ouvre les yeux mon cœur bat très vite je crois que je n'ai pas arrêté de courir pourtant je suis toujours dans le village et il fait jour.

Que des corps. Les corps de ma mère ma sœur ma tante ma cousine les corps des femmes que j'aime les corps des femmes que j'aime que je touche et qui ne répondent pas.

Les corps des hommes que j'aime que je touche et qui ne répondent pas.

Que des corps que je touche et qui ne répondent pas.

Que des corps. Des corps. Des corps derrière le feu. Des corps derrière le feu que je ne vois plus. Disparues. Les corps de mes mères disparues. Il n'y a rien à regarder.

Il pleut fort.

Ça ne s'arrête plus mes pieds sont pleins de boue mes jambes sont écorchées je ne sais plus où je vais le sang de ma bouche l'oiseau qui regarde je crache.

Je cours l'eau déborde sous mes pas j'ai soif.

Je n'arrive plus à courir.

Je n'arrive plus à garder les yeux ouverts.

Autour de moi déjà il fait nuit la lune est si petite, emmêlée, je m'assois je t'attends.

Je ne cours plus.

Je suis immobile.

L'orage.

Je ne sais pas combien de temps je reste là immobile sous l'orage.

Je te vois mon petit garçon encore un peu bébé.

Tu avances sans rien dire.

Je suis sous tes pas.

Assise au pied de ce tronc d'arbre je peux tout voir, les hommes je les vois, ceux cachés dans la forêt, ceux qui se transforment en lianes, ils restent là sans bouger.

Si un homme approche, ils le saisissent ne le laissent plus s'en aller, je reste longtemps seule, je sens que moi aussi je deviens cet arbre, ces lianes, je m'enroule autour de l'arbre, mon corps devient celui de l'arbre.

Je cours autour de toi mon petit Senegaly.

Je croise mes mains sur ma poitrine.

Tu entends quand je murmure, reste là attends.

Mon bras et ma jambe droite s'allongent, rejoignent le tronc d'arbre, la moitié de ma tête s'allonge, je me glisse dans l'arbre, mon bras et ma jambe gauche s'allongent, mon corps est celui de l'arbre. Je veux te serrer contre mon corps.

Accrochée à ce tronc je reviens de ce pas où j'aurais dû arrêter.

Je reviens de ce jour où j'aurais dû fermer les yeux, de cette nuit où je n'ai pas écouté mon village en feu, la forêt, on entend les hommes, les femmes, les enfants se transformer. Je ne t'ai laissé pourtant que quelques heures le temps de retourner au village chercher des provisions une nuit une seule nuit où je t'ai laissé et le matin je suis déjà là au pied du tronc où tu dormais.

Je ne sais plus ce que je vois assise là.

Kemba la honte et le lait coule toujours pour nous mon enfant.

Je serre doucement le bout de mes seins et le lait ne coule plus.

Je cours chercher des provisions, je tombe assise là mais je ne te vois plus mon petit garçon encore un peu bébé, je serre doucement le bout de mes seins, je serre doucement le bout de mes seins, le lait ne coule plus.

Le matin est long.

J'entends les voix ma fille Kemba la honte Senegaly la honte ton ventre Kemba la honte j'attrape une branche et je tire de toutes mes forces comme si ce qui est en moi doit sortir ici là à ce moment-là personne ne me regarde elle engendre un Senegaly ma grand-mère dit mieux vaut épouser un vieux moche Vazaha que donner une descendance aux Senegalys. C'est l'indifférence qui plonge dans le désespoir pour moi ce n'est qu'une nuit au camp une nuit comme un faux mariage un mariage de sexe ils disent une nuit où le Senegaly me veut une nuit où je veux le Senegaly la nuit au camp et le jour dans mon village la nuit au camp et le jour dans mon village tous les jours passent comme ça lourd et lourd un pas après l'autre le matin est long je ne regarde plus les gens autour de moi je regarde cette branche je tire de toutes mes forces de toutes mes forces je veux seulement que ça sorte c'est une affaire de moi à moi c'est une affaire de solitude c'est sans les mots que je m'en sors le matin toi et la branche.

Je tire.

La branche me supporte je tire de toutes mes forces à côté du village il n'y a que toi mon petit garçon encore un peu bébé à l'intérieur je crie comme si ce qui est en moi doit sortir là.

Une respiration.

Elle me brûle dans le dos.

Elle me brûle dans le ventre.

Une respiration.

Je tire de toutes mes forces mon dos doit descendre mon ventre doit descendre tu dois descendre mon petit garçon encore un peu bébé.

Une respiration.

Personne ne regarde la honte Kemba.

Une respiration.

Le matin est long la terre est humide sous mes pieds mon ventre descend mon dos ne brûle plus il descend tout me pousse vers le sol je tire sur la branche mon dos descend je ne vois rien d'autre à ce moment que toi et la branche je la laisse au-dessus de moi et je pose mes mains sur la terre le sang se reflète au soleil tu es là mon petit Senegaly ta tête entre mes cuisses tu as les yeux fermés je tire de toutes mes forces tu me regardes je ne peux plus respirer tu me regardes je te prends contre moi je te serre le matin toi et la branche.

Ton père vient ce jour au village il sait mon ventre il vient et dit qu'il te veut qu'il attend quand tu quitteras mon sein je ne te laisse pas mon petit garçon encore un peu bébé tu as bientôt trois ans je te donne mon sein et le lait coule toujours pour nous mon petit Senegaly.

Ton père vient encore et le lait coule toujours pour nous il dit qu'il te prend avec lui bientôt c'est le temps où il doit rentrer chez lui.

Il dit que les Vazahas ne seront plus là et il rentre chez lui il doit te montrer ta terre ta famille ton sang tes racines mais tu n'es pas de là-bas tu es mon fils tu es ici je sais qui tu es il dit que personne ne te regarde ici que tout le monde voit le Senegaly je te donne mon sein tu l'attrapes très fort tu restes avec moi ton père dit qu'il va revenir il ne faut pas rester là il va revenir te chercher la nuit.

Ton père est de l'autre côté avec les Vazahas.

Tu dors maintenant.

Je reste à côté de toi.

Ton père le Senegaly est arrivé ce jour je suis assise au bord entre le village et la forêt je l'ai vu déjà pas très loin, je ne comprends pas ce qu'il me dit je regarde ses mains je regarde les mains des hommes je comprends ce qu'ils veulent à travers leurs mains je décide à travers leurs mains.

Il dit des mots que je ne comprends pas il sourit les fossettes autour ses mains.

Les hommes pensent qu'ils viennent chercher quand c'est moi qui décide.

Je ne regarde jamais ailleurs que dans cette forêt.

Le Senegaly est avec moi dans cette forêt.

Au village les portes se ferment et les gens ne regardent pas ils ferment.

Une nuit au camp un mariage de sexe ils disent une nuit au camp. Je regarde son visage les fossettes autour je ne comprends pas ce qu'il me dit.

Il me regarde lui aussi je l'ai vu déjà pas très loin je l'ai vu derrière dans son camp que des hommes qui sont de derrière les océans des Senegalys avec les Vazahas.

Je suis assise au bord entre le village et la forêt il me regarde.

Tous les jours comme ça je reste assise au bord entre le village et la forêt et je le regarde pendant des heures comme la nuit vient je rentre au village. Le camp est derrière la forêt le village est derrière la forêt le jour je reste assise à la limite pendant des heures il me regarde. Il s'approche de moi mais je n'entends pas ce qu'il dit il parle dans une langue que je ne comprends pas je ne dis rien je le regarde en souriant son visage sa bouche les fossettes autour je voudrais le saisir là mais la limite le village.

Déjà les gens au village ferment ils disent que j'aime le Senegaly le chien des Vazahas. Je n'écoute pas les gens au village je veux seulement le regarder je veux seulement regarder ton père le Senegaly.

Il me caresse le visage. Ses mains sont dures. Je sens mon cœur plus rapide et mes jambes qui se dressent. Face à lui je me dresse ils sont des ogres dit-on il est là debout me caresse doucement le visage. Derrière la forêt le village derrière la forêt le camp je ne sais plus où aller je veux seulement rester là debout face à lui sa main sur mon visage.

Je te regarde comme un étranger mon enfant pendant des heures, je te regarde bouger chacun de tes membres, comme ils s'articulent tes épaules et ton ventre ton dos légèrement courbé tes jambes maigres tes petites fesses remontées ton visage allongé ton sourire les fossettes autour, je te regarde jouer.

Au village les gens ferment ils ne disent pas ils ferment.

Le Senegaly est là depuis longtemps il dit aussi des mots que je comprends.

La nuit au camp je vois des hommes qui sont posés là dans une terre qu'ils ne connaissent pas. Je vois le Vazaha qui dit le Senegaly qui fait. Tu ne peux que rester au bord mon petit Senegaly.

Toi l'homme j'étouffe ce qui m'attache à toi, ta taille qui me dépasse si haute, et tes yeux dans lesquels je rêve autour de mon village, je ne sais plus ce qui m'a poussé à t'aimer et comment je t'ai aimé. Je te regarde aujourd'hui comme un inconnu dans cette forêt où tous les reflets me reviennent en masse. Tu es un inconnu qui prend la vie de mes frères. J'ai porté ton enfant et j'ai porté la honte et de ton corps il ne reste que les cris, les supplications, les gémissements des cadavres.

### **L'au-deçà**

*Antara*

*Toi à l'origine du souffle de la vie*

*Toi au fond des eaux glaciales*

*Toi que je ne connais pas*

*Toi qui prends nos enfants*

*Ton visage est effrayant Antara*

*Je cours je reviens vers toi*

*Je peux te parler*

*Je peux parler des mots qui ne sont pas de moi*

*Antara*

*Je peux te parler de tes mots*  
*De ta chevelure sombre qui glisse de l'océan à mes racines*  
*De ton ventre Antara*  
*Au fond de l'océan le sable tu glisses ton ventre*  
*Tu l'appelles et déjà il n'est plus là*  
*Il ne me regarde plus*  
*Il ne voit que ton appel*  
*Je vois des images qui ne sont pas de moi*  
*Antara*  
*Ta puissance est bien là*  
*Ton souffle me maintient à lui*  
*Il descend au fond des eaux glaciales*  
*Je cherche seulement à échapper à ce temps ce monstrueux*

## ***Antananarivo***

### **Petite Vazaha**

J'entends tellement de discours différents et contradictoires sur 1947, moi la petite Vazaha je cherche les tirailleurs sénégalais ici en 1947 et quand je pose des questions les réponses vont jusqu'avant la colonisation.

Je rencontre Moto Mak à Antananarivo.

Moto Mak professeur d'arts plastiques polonais ancien légionnaire belge en moto.

Moto Mak, je monte derrière, je m'accroche.

On roule à travers la ville, les paysages défilent : baraques en tôle, rizières, pentes, collines, les embouteillages serrés entre les camions et les 4x4, je ferme les yeux.

Moto Mak s'arrête devant une boutique : du rhum blanc pour les morts.

Ambatonilita

Je suis ici, à Madagascar, à Antananarivo, dans un cimetière jésuite à Ambatonilita.

Tout est verrouillé.

Moto Mak saute par-dessus le mur, je saute aussi.

Tout est vert, la végétation couvre les tombes.

Le ciel est gris, les arbres sont hauts, derrière j'aperçois un bout de ville, je grimpe tout en haut du bâtiment, une chapelle ou une petite église, je vois tout mieux : un long chemin construit de briques mène au monument. Au-dessus de ma tête des toiles d'araignées. Je descends les marches moisies par le temps.

Moto Mak dit que cet endroit appartenait aux Jésuites.

Les portes sont cadénassées, peut-être qu'il ne se passe plus rien ici.

De grandes portes noires avec des croix blanches encadrées d'un rectangle

blanc. La terre est rouge humide. Les mauvaises herbes poussent partout ; sur le chemin, sur la terre, entre les briques, sur les tombes. La croix de fer au sommet de l'église est bancale. Je la regarde de travers, elle penche sur le côté.

Des caveaux verrouillés par des cadenas rouillés. Des murs fissurés, des noms qui s'effacent. Je marche sur les tombes, j'essaie de ne pas marcher sur les tombes, Moto Mak semble dans son élément.

Son regard connaît. Il parle. J'écoute.

Un monument : « Aux morts pour LA PATRIE 1867-1896 »

La France ici.

Il y a des plaques de carrelage incrustées sur de la pierre, des petits drapeaux bleu-blanc-rouge. Bleu-blanc-rouge INCRUSTÉS

Sur une tombe est écrit : « Capitaine Jean Assollant – TRADITION – HONNEUR – SACRIFICE 7 Mai 1942. »

Tout se mélange ici : les époques, les peuples, les morts, les combats.

Tout au fond les tombes des tirailleurs. Des tombes sans noms.

Espace rénové par l'État Français. Un tout nouveau petit muret l'encadre. Sur les tombes sans noms bleu-blanc-rouge tout propre.

Bleu blanc rouge tout propre je compte une deux trois, quatre, cinq, six sept....une cinquantaine de tombes. Je ne sais pas où mettre les pieds. Les Morts sont là sous mes pieds, sous ces plaques bleu blanc rouge fraîchement plaquées sur le béton gris.

Moto Mak me tend le rhum blanc, je bois une gorgée, il verse le reste sur les morts.

Seul, un monument au bout du cimetière : « A NOS MORTS »

Quels morts ?

Des tirailleurs.

Quels tirailleurs ?

Quand ?

1947 ?

Rien n'est clair ici, tout est flou, les morts sont flous.

J'imagine que ce sont des tirailleurs sénégalais morts ici en 1947.

Peut-être pas. Rien ne l'indique.

Qui sont-ils ?

Sont-ils ici sous les routes, sous nos pieds ?

Je regarde Moto Mak.

Je monte derrière, je m'accroche, les paysages défilent : baraques en tôle, rizières, pentes, collines, on roule à travers la ville, les embouteillages serrés entre les camions et les 4x4, je ferme les yeux.

Je suis ici, à Madagascar, à Antananarivo, dans un lycée français.

Au bar du coin les paroles : « Ah il ne faut surtout pas leur dire hein qu'ils exagèrent, qu'ils augmentent toujours plus le nombre de morts, c'est ridicule, si tu leur dis que c'est ridicule de gonfler le nombre de morts de 1947 tu passes pour l'ennemi public numéro 1 » m'a-t-on dit.

Je garde cette parole en tête quand je marche sur les tombes sans noms.

Des chiffres.

Je ne cours plus dans le sable de Thiaroye.

Je ne marche plus sur cette route sans nom à Chasselay.

Je monte et descends les 66 marches du lycée français de Tananarive.

J'entends des choses que je n'aurais jamais cru qu'on me dise.

Des choses comme : « en fait c'était bien la colonisation ! ». Les bienfaits de la colonisation. J'entends des Blancs qui disent que la colonisation était un bienfait pour Madagascar : « Avant c'étaient des rois sanguinaires, que des petits royaumes par ci par là qui s'entre tuaient, ça n'existait pas la nation malgache

c'est les colons qui ont créé Madagascar ».

« On critique on critique les Blancs mais ils ont apporté des hôpitaux, ils ont apporté des chemins de fer, je connaissais un Blanc, j'aime pas le mot colon, un Blanc qui vivait dans la brousse, il avait tout fait, tout fait pour les villageois, des constructions tout il faisait vivre le village, soigner les enfants, toujours là pour les Malgaches et en 1947 il s'est fait tuer par les rebelles, ils l'ont décapité, démembré, alors que lui il n'en avait rien à faire de la politique il était dans sa brousse il aidait les gens. On en parle des victimes de ce côté-là ? Non. Ils sont complètement oubliés ces morts de ce côté-là. » m'a-t-on dit.

Je suis comme dans un temps où tout se dissout où tout est devenu double de soi déformé.

Je ne marche plus. Je suis immobile. Il pleut. La nuit. L'orage. Je suis seule dans la chambre visiteur 002 de l'internat du lycée français de Tananarive, la moustiquaire aux fenêtres, le lit d'une place, le bureau de lycéen, la salle d'eau, je remonte dans le temps, il s'efface cette nuit et montent à moi ceux qui sont là. Ils sont là sous mes rêves.

Seule dans la chambre visiteur 002 en haut des 66 marches du lycée français de Tananarive. De ces marches je descends et monte j'entends les voix des lycéens.

De ceux qui viennent des côtes, du sud ou du nord de l'île.

De ceux des métissages.

Des Karanes, indo-pakistanaïens musulmans de Madagascar.

Des Zanatanes.

Des filles et fils de riches.

Des moins riches.

Des Vazahas.

J'entends, les voix des lycéens et les voix de celles et ceux qui travaillent ici.

De cet homme malgache « bien né » à qui on dit : « ah non tu la trouves belle

mais ne couche pas avec elle, c'est une descendante « d'esclaves ! » »

De toutes ces différences j'entends des discours contradictoires.

Répéter les parents ou s'opposer.

Il pleut très fort, les fenêtres ne peuvent pas s'ouvrir, qu'à demi à travers la moustiquaire. Deux surveillants s'opposent : « ah non nous ne sommes pas africains » et l'autre « ah si nous sommes africains ».

« Hun, Hun » m'a-t-on dit, les on dit, la rumeur.

Tel est descendant de Senegaly. Tel est ci, tel est ça.

« Même dans les équipes des surveillants on sent ces différences » m'a-t-on dit.

Le surveillant du lycée qui me parle ne comprend pas :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Les Tirailleurs Sénégalais ? »

Le prof qui me parle dit : « C'est tordu ton affaire. »

Les élèves qui me parlent disent : « On parle pas trop de ça ici. »

L'élève : « Madame, il y a un proverbe ici « Senegaly nahazo baiko » qui veut dire bien effectuer un ordre sans discuter littéralement le Sénégalais qui a reçu un ordre, qui l'exécute sans réfléchir. C'est ma mère qui dit tout le temps ça. »

Tout est emmêlé.

« Le système de caste n'a pas été officiellement aboli ici » m'a-t-on dit.

Je cherche des descendants de tirailleurs sénégalais et femmes malgaches de la période 1947 et je tombe dans des histoires qui me dépassent moi la petite Vazaha.

Je veux regarder ce que la France a fait et continue de faire comme si rien n'existait. La seconde guerre mondiale oui mais comment peut-on parler de la seconde guerre mondiale sans aborder la colonisation et même l'esclavage, sans aborder la construction du racisme ?

Des faits, c'est tout, ce que la France a fait.

Aujourd'hui les institutions françaises disent qu'on apporte la culture à Madagascar, qu'on montre ce qu'est la culture.

Institut français, institut culturel, cadre du savoir, délimiter le savoir, dire ce qui fait culture, dire ce qu'est le théâtre, ce qu'est un artiste.

« C'est bien que vous soyez là, pour leur parler de théâtre, ils en ont besoin » m'a-t-on dit.

« C'est bien qu'il y ait une Française dans cette création pour limiter les dégâts » m'a-t-on dit.

« Si je vous finance la création disons ce qui coûterait le plus cher c'est votre billet d'avion et votre cachet, parce qu'entre nous les Malgaches ils nous coûtent deux trois fois rien » m'a-t-on dit.

L'institut français m'invite pour un échange.

Intitulé de ma venue à l'institut français : « Comment écrire pour le théâtre ? »

Il y a une quinzaine de personnes, des jeunes, des moins jeunes, des vieux, que des Malgaches et une Vazaha. Des gens de théâtre, des poètes et des curieux.

Je raconte Thiaroye.

Je raconte les Tirailleurs Sénégalais à Thiaroye le 1er décembre 1944.

Je raconte les Tirailleurs Sénégalais à Chasselay en juin 1940.

Je pose des questions sur 1947 et les Tirailleurs Sénégalais.

Premier débat : quel mot employer pour qualifier la répression de 1947 ?

J'emploie le mot « guerre » au détour d'une phrase. Ce n'est pas une guerre.

L'homme de théâtre dit « ce n'est pas une guerre, ce n'était pas une guerre, vous ne pouvez pas employer le mot guerre, c'était un génocide oui, une extermination oui, un massacre organisé oui, pas une guerre. »

L'homme de théâtre hausse la voix maintenant : « Regardez autour de vous, là, les livres autour, que des Blancs, que les Blancs qui s'intéressent à leur culture et nous on est là, est-ce qu'on s'intéresse à notre propre culture ? Est-ce qu'on

s'intéresse à notre histoire, à notre mémoire ? ».

Il regarde les jeunes autour de lui. Il me pointe du doigt.

« Regardez-la, c'est une Vazaha qui parle de 1947, ici dans votre propre pays et vous, vous n'avez rien à dire sur la mémoire de votre pays, sur l'histoire de votre pays ? Vous la laissez parler sans rien dire ? »

Les jeunes disent quelques mots, disent qu'ils ne connaissent pas leur Histoire, qu'ils ne connaissent pas la mémoire de leurs pères, que ces sujets sont trop tabous, qu'ils n'en parlent pas ici, qu'ils aimeraient en parler, qu'ils veulent en parler.

Museler. Museler la mémoire.

L'homme de théâtre poursuit, il tend ses deux avant-bras vers moi, ferme un poing et dit « si tu parles des tirailleurs sénégalais ok », ferme l'autre poing et dit « si tu parles de 1947 tu vas te casser la gueule ».

Je le regarde, je dis : « je fais du théâtre pour me casser la gueule ».

C'est ce que je réponds et je ne sais pas parler de 1947, je me casse la gueule.

Une dame est là aussi, une dame de théâtre, elle dit au vieux de se taire qu'on en a marre d'entendre le vieux patriarche parler, que c'est normal si les jeunes n'osent pas devant lui.

Le directeur de l'institut français qui écoute dans un coin marmonne « toi tu es un colon parmi les tiens ! ».

Il ne le dit pas assez fort l'homme de théâtre n'entend pas.

Après, autour d'une bière, l'homme de théâtre rit, les jeunes parlent, ils racontent, ils témoignent, parlent de leurs passions. Au détour d'une discussion ils disent que je suis une sorcière.

Mpamosavy.

Mpamosavy Vazaha.

La sorcière blanche.

Je pense à cette veuve dans la maison des anciens combattants malgaches.

Cette vieille femme m'a regardée s'est approchée de moi, m'a serrée contre elle, m'a embrassée, a tenu ma main fort dans la sienne et m'a souri.

Elle était belle, une beauté fragile et immense de puissance.

Un point rouge déposé sur son front.

C'est un endroit inconnu sur le côté des créatures étranges qu'on n'a jamais vues ici. Une petite prairie au milieu un arbre un début de tronc d'arbre.

***L'au-deçà***

*Kemba*

*J'ai vu ton enfant*

*Ils ont pris l'enfant*

*Je le vois depuis l'arbre et ces créatures étranges*

*Kemba*

*Kemba*

*C'est une maison avec une grande terrasse en bois*

*C'est en dessous de la terre*

*C'est un entre-monde*

*Ton cercueil d'une vie autre*

*Antara*

*Toi à l'origine du souffle de la vie*

*Toi au fond des eaux glaciales*

*Toi que je ne connais pas*

*Toi qui prends nos enfants*

*Ton visage est effrayant Antara*

*Je cours je reviens vers toi*

*Je peux te parler*

*Je peux parler des mots qui ne sont pas de moi*

*Antara*

*Je peux te parler de tes mots*

*De ta chevelure sombre qui glisse de l'océan à mes racines*

*De ton ventre Antara*

*Au fond de l'océan le sable tu glisses ton ventre*

*Tu l'appelles et déjà il n'est plus là*

*Il ne me regarde plus*

*Il ne voit que ton appel*

*Je vois des images qui ne sont pas de moi*

*Antara*

*Ta puissance est bien là*

*Ton souffle me maintient à lui*

*Il descend au fond des eaux glaciales*

*Je cherche seulement à échapper à ce temps ce monstrueux*

**Kemba**

Il pleut. L'orage. Je suis immobile.

**Mpamosavy Vazaha**

Kemba

**Kemba**

Je cherche seulement à échapper à ce temps ce monstrueux.

**Mpamosavy Vazaha**

J'entends quand tu murmures.

**Kemba**

Reste là, attends.

**Mpamosavy Vazaha**

Ils ne peuvent pas te regarder.

**Kemba**

Tu portes mon enfant.

**Mpamosavy Vazaha**

Kemba

**Mpamosavy Vazaha**

Petite Vazaha devenue sans nom devient Mpamosavy Vazaha.

La sorcière blanche.

Elle vient à Madagascar pour la première fois.

Elle se rend dans un cimetière.

Elle est à Madagascar et rencontre les morts sans noms.

C'est en marchant des heures que je réalise l'incompréhension. Je ne peux pas comprendre. Tout cela m'échappe. On me parle, on m'explique.

Rationnellement je peux dire oui mais tout cela m'échappe. Cette Histoire m'échappe. Les divisions qu'elle créees m'échappent. Je suis aveugle.

Mpamosavy Vazaha ne voit pas. Elle marche la nuit, perdue sur une Route sans nom. À se laisser guider par la nuit où tout rêve effleure, où tout rêve se traduit en lien intime. Où est Chasselay dans cette histoire ? Où est Thiaroye dans cette histoire ? Où est le Senegaly dans cette histoire ? Qu'est-ce que je viens faire à Madagascar ? Laissez mon esprit libre de tout ce qu'il faudrait penser. Laissez-moi divaguer dans la folie. La folie me mène là. Aux pieds de cette Route sans nom. Ils ont les yeux tranchés.

Mpamosavy Vazaha.

Elle fait ce rêve : il y a d'abord les lames de rasoirs et tout est préparé. Une lame dans sa main dès que tout se sait. Tout s'enclenche. Elle devient mort-vivant. La lame tranche sa main. Elle voit tout comme un mort, un homme est là, Moto Mak est là il doit la tuer. Avant le moment de la torture, où tout explose, les lames tranchent à travers ses yeux. Moto Mak voit que tout est déjà enclenché. Mpamosavy Vazaha est morte mais elle se voit dans un grand sac poubelle à l'intérieur d'une benne à ordures très sombre. Moto Mak essaie de refermer le sac sur elle. Mpamosavy Vazaha crie qu'elle n'est pas morte mais il ne l'écoute pas. Elle attrape Moto Mak par le cou, elle lui hurle de ne pas refermer le sac. Il ne l'écoute pas.

Au réveil c'est comme une seconde vie.

Mpamosavy Vazaha a une nouvelle puissance de vie.

Ils veulent me montrer le feu.

Derrière cette vie, plus loin, là où c'est difficile de voir, où l'effort est constant comme un fourmillement dans la poitrine j'ai vu le feu.

Ils sont là et ils veulent me montrer le feu.

Je ne t'ai pas vu Kemba, j'ai vu ton enfant.

Un été où je dormais ils m'ont donné le rêve.

Son corps à l'intérieur du tronc d'arbre.

Le secret du passage dans le monde de l'au-delà. Où les vivants sont encore morts et attendent. Un pont entre deux mondes.

J'appartiens à ces deux mondes.

Cette route sans nom est celle du lien, du pont, entre ces mondes que l'on sépare et qui pourtant sont là ensemble.

Ce qui se passe dans ce monde se passe dans l'autre.

C'est la Route que je cherche et qui ne se nomme pas.

Ils m'ont réveillée pour me montrer le feu. Je ne les écoute pas alors mon corps s'agite, tremble, vibre.

Le chant.

Le chant.

Le chant.

La voix se libère.

Elle traverse mon corps.

Qui est cet enfant ?

Arraché.

Ils m'ont pris mon enfant.

*Kemba*

*Ne touche pas son masque tu ne sais pas quelle vision tu pourrais libérer*

*Elle te voit et attend ce moment pour te rendre folle*

*La maison est pourtant belle, du blanc, de l'argent, des plantes vertes*

*L'attente du sacrifice*

*Elle n'a pas retenu cette vague immense*

*Derrière la terrasse tu marches*

*Ton enfant suit et la maladie derrière*

*Ne touche pas le masque de la femme au visage défiguré*

*Ses enfants sont immobiles à côté d'elle*

*Son masque est en argent massif, lourd, sur la moitié de son visage*

*L'enfant est assis par terre*

*Sur cette terre rouge*

*N'oublie pas*

*Tu l'as vu toi aussi*